

Fovéa, ou l'autre nom de la radicalité.

J'admire, chez Véronique Sablery, sa façon, subtile, sensible, claire, méticuleuse, intuitive, paradoxale, renouvelée, de poser sa propre radicalité. Radicalité ? Mot qu'on n'envisage pas de manière réflexe pour son travail. Pourtant, c'est bien cela, c'est cette expérience, qui pour moi agit, *qui est là*, devant mes yeux, quand je regarde ce qu'elle propose autant à elle-même qu'au regardeur que je suis, dans une dialectique souple mais maîtrisée, qui est la marque singulière de son travail depuis des années, et qui prend avec *Chambre antérieure*, à mon sens, une nouvelle dimension.

Qu'est-ce que j'appelle la radicalité chez elle ? Ce que Bataille appelle de son côté l'impossible : pour le dire très rapidement, le dépassement (la haine) de la « poésie ». Chez Véronique Sablery : le dépassement (la traversée, la percée, le déplacement, la dilatation) de la « vue » – de l'esthétique au profit d'une expérience profonde et fulgurante à la fois, calme et urgente, douce et cruelle. Car si sa radicalité n'interdit pas les intermédiaires, les intervalles, les propositions, les contre-chants, les suggestions inattendues, les pistes hasardeuses, les hésitations parfois aussi, elle propose surtout que sa vue, son regard soient les révélateurs d'un axe vertigineux qu'elle touche, je trouve, de plus en plus précisément.

Quand j'ai pris connaissance dans son atelier de ce qu'elle préparait pour l'exposition *Chambre antérieure* – c'est cet axe qui s'est d'un coup déployé, entre *Mue* et *Devant soi*, devant moi, *dans moi*. Il y a là, dépassant ce que je vois, une tension, une « vérité » qui me traverse physiquement et intellectuellement, sans séparation. Qui me *regarde*, dans tous les sens du terme.

Mue et *Devant soi* : deux pôles extrêmes, deux visions de la radicalité, deux excès, donc. Axés précisément sur le rapport qu'un individu entretient dans son espace mental et physique avec le visible et l'invisible, avec le possible et l'impossible : un dialogue violemment silencieux mais parlant d'œil à œil, rendu possible grâce au regard, sous le regard, aigu et doux à la fois de Véronique Sablery. Deux impossibles qui, là, nous « obligent » (sans provocation, sans spectaculaire), à prendre part. À saisir l'insaisissable, à « voir l'invisible »,

à regarder nous aussi autant que possible les regards qui nous regardent *en face*, et *en expérience*.

Mue : l'option que je dirais extérieure, perçante. La délicatesse de la cruauté, l'interdit, le tabou de la vue, la violence sacrificielle du visible. Diane transforme Actéon en cerf dévoré par ses chiens ; Mélusine vue se mue en serpent hurlant qui jette le malheur sur la lignée des Lusignan ; Orphée impatient et inquiet perd Eurydice ; Œdipe se crève les yeux pour sortir du cercle vicieux. Cette installation a pris à mon avis une dimension majeure par le remplacement de la mue de serpent initiale (1998), par une mue de bois de cerf (2017). C'est Fontainebleau ; c'est la clarté ambiguë, riche, sensuelle ; c'est le corps qui parle de ce qui ne peut être dit, de ce qui ne peut être vu, mais qui, par lui, grâce à lui, contre lui, l'est pourtant. C'est mythologique et païen, c'est le versant de la permanence *sauvage* et irréductible du visible.

Devant soi : l'entrée complète de la vue dans et par la métaphysique, la pénétration dans l'inconnu, dans le proche et le lointain, dans la bouche d'ombre, dans l'œil d'ombre. La caverne, peut-être ? En tout cas, la profondeur abyssale qui happe le regard par le regard de la mort qui est aussi vie. La souffrance, encore la cruauté, mais saisie du côté christique, donc la possibilité de renaître dans la perte même. L'approche extrême de l'œil en tant qu'œil, le grain impénétrable mais visible du mystère, la couleur rouge-sang de la vie absolue qui s'est donnée, l'informe du vide devant, derrière, partout, le noir indéfinissable mais matériel, pixelisé, de l'infini. L'impossibilité de la représentation, l'échec trouble du visible mais sa gloire à la fois. C'est profondément religieux. C'est totalement religieux. C'est l'approche impossible de l'invisible par le visible malgré tout, la Vraie Image comme paradoxe de la représentation du Paradoxe supérieur, Dieu.

Par choix de focale, je ne parle ici que de ce que j'appellerais les deux *urgences* de Véronique Sablery, *Mue* et *Devant soi*, qui sont, dans une proximité évidente, étayées, enrichies, déviées, reprises par des contrepoints (*Médusée*, *Photo-graphie*, *Sombre*, etc...), et qui nous écartent aussi, avec réussite, de cet axe vertigineux et impérieux que je viens de désigner volontairement de façon resserrée, – et qui ouvrent eux aussi, parfois presque indépendamment, de façon athée (Duras) ou par une iconographie plus marquée (les oculus ou bien les petits cadres), à d'autres perspectives, à d'autres points de vue(s), mais tous liés par la même unité de sens que ces urgences.

Car si la *Chambre antérieure* (qui dans l'œil s'avère donc aussi le lieu d'une possible altération de la vue, par exemple par glaucome, allant parfois jusqu'à la cécité), est le titre de cette exposition évidente et complexe à la fois, avec ses variations inédites ou ses reprises du regard, Véronique Sablery, avec elle, nous permet surtout d'y saisir, et c'est ce que j'ai voulu mettre ici en avant, l'acuité prégnante de ce que je nommerais sa *fovéa* (qui est « la zone centrale de la macula, zone de la rétine où la vision des détails est la plus précise »).

La fovéa de Véronique Sablery, ou, pour moi, l'autre nom de sa radicalité.

Christophe Béguin. Caen, le 29 octobre 2017.